

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection1838 \(4 août - 4 novembre\)](#)[Item145. Val-Richer, Dimanche 30 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

145. Val-Richer, Dimanche 30 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Politique \(Angleterre\)](#), [Politique \(Grèce\)](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Politique \(Turquie\)](#), [Religion](#), [Réseau social et politique](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date1838-09-30

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitJe reviens à M. de Pahlen.

PublicationInédit

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 425, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites(Hennequin/XIXe siècle), IV/147-152

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon
Localisation du document Archives Nationales (Paris)
Transcription
N°145 Dimanche 30 septembre 7 heures

Je reviens à M. de Pahlen. Ce qu'il vous à dit me paraît singulier à force d'être absurde. Que de tels propos fussent tenus en hiver, quand il m'arrive de rencontrer quelques fois chez vous Thiers le matin ; Berryer le soir, je le concevrais ; il ne faut pas aux commérages un meilleur prétexte. Mais à présent en l'absence de tout prétexte une correspondance quand vous n'avez pas écrit du tout, cela ne peut venir que de très loin, comme vous dites ou de très bas. Ce ne peut être qu'un retentissement des rencontres de l'hiver dernier, qui revient du bout du monde, ou un propos d'antichambre. Il est impossible que le Ministère quelque susceptible, quelque ombrageux que je le sache, quelque goût que je lui connaisse pour les rapports et les tracasseries de polices soit pour quelque chose là dedans. M. Molé vous aura, je n'en doute pas, édifiée de ce côté. Reste la supposition lointaine. Nous verrons. Il n'y a pas moyen de la vérifier sur le champ. Cependant elle me paraît bien invraisemblable. Je persiste à croire à des bavardages subalternes qui auront étouffé votre Ambassadeur. En tout cas, je lui sais gré de vous avoir avertie.

Je vous renvoie la lettre de Lord Aberdeen. Celle de Lady Clanricard est intéressante. J'en ai reçu une qui l'est assez ; de M. de Barante, d'Odessa, pleine de la Grèce et de la Turquie. Athènes et Constantinople. Deux choses surtout l'ont frappé. Colocotroni et Nicitas, les noms qui ont retenti héroïquement en Europe s'épuisant en intrigues et en humilités pour un traitement de 1500 fr. ; les Turcs qui ne sont plus Turcs ne disent plus Chiens de Chrétiens, confessent à tout propos leur infériorité et s'efforcent de nous imiter sans espérer d'y réussir. Il me dit en finissant : " Si les grandes puissances le veulent, s'il s'établissait quelque concert dans le patronage qu'elles exercent, le rajeunissement d'Eson ne serait pas impossible. La Turquie se transformerait peu à peu en un état subalterne qui prospérerait plus ou moins. Il se placerait au même rang que la Moldavie le Valachie ou la Grèce. Mais si la bonne volonté de chaque Cabinet demeure isolée et méfiante, le cadavre de l'Empire Ottoman tout en demeurant debout avancera chaque jour dans sa dissolution, et au premier incident il tombera en poudre. Le premier soin à prendre serait de faire cesser cet état provisoire et menaçant d'hostilité entre l'Egypte et Constantinople. Autrement nulle sécurité, nul progrès dans l'Orient. Je ne répons pas qu'une telle résolution, soit possible à décider et à exécuter ; mais il m'a paru quelle était nécessaire. "

Je vous enverrais la lettre même, si elle n'était pas très longue et écrite si fin que vos pauvres yeux se perdraient à la lire. Vous avez la substance. Lord Aberdeen attache trop d'importance au Mexique et à la côte d'Afrique. C'est un reste de la vieille politique Torry, que cette disposition hargneuse à notre égard sur les petites choses, ne pouvant et ne voulant rien autre que les Whigs sur les grandes. Grandes et petites choses se tiennent. On se fait petit soi-même à retenir les secondes quand on abandonne les premières. Lord Aberdeen devrait porter dans sa politique extérieure, sa nouvelle disposition dont il vous parle pour ses relations privées. Party violence convient encore, moins aujourd'hui au dehors qu'au dedans, et national animosity doit être entirely subdued aussi bien que personal animosity. Du reste la simplicité tranquille et haute de son ton et de son caractère me plaît toujours beaucoup.

10 h.

Non je ne veux pas vous refaire ; n'on, je ne vous reproche pas votre franchise ; bien au contraire, je vous en aime. Et vous voyez bien que votre impression ne peut me déplaire puisque je l'ai eue avant vous, puisque c'est moi qui l'ai suscitée en vous. Mais vous ne connaissez pas ce pays-ci. Vous ne savez pas ce que c'est qu'un village tout catholique, et les habitudes qui en résultent dans la famille Protestante la plus pieuse. A demain les détails, car je veux vous répondre avec détail. Je ne veux pas qu'il vous reste sur le cœur autre chose, qu'un regret. Adieu Adieu. Je suis fort aise de votre conversation avec M. Molé. Cela empêchera toujours quelque chose. Adieu. Calmez-vous au moins sur les loups. Un long adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 145. Val-Richer, Dimanche 30 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-09-30.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 24/09/2023 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1552>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreDimanche 30 septembre 1838

Heure7 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 29/11/2022

aujourd'hui

85

Je reviens à lui de Pablen. Ce qu'il
vous a dit me paroit singulier à force d'être absurde. Que
de tel propos fussent tenus en hiver, quand il n'arrive de
rencontrer quelqu'un chez vous. Mais le matin, Bonyer le
Sois, je le convierai; il ne faut pas aux commisaires un
meilleur prétexte. Mais à présent, en l'absence de tout prétexte,
une correspondance quand vous n'avez pas écrit du tout,
cela ne peut venir que de très loin, comme vous dites, ou
de très bas. Ce ne peut être qu'un retentissement de sonnettes
de l'hiver dernier, qui revient du bout du monde, ou une
propos d'antichambre. Il est impossible que le Ministre,
quelque susceptible, quelque ombrageux que je le sache,
quelque gant que je lui connaisse pour les rapports et les
tracasseries de police, soit pour quelque chose là dedans.
Or, moi! vous aura, je n'en doute pas, édifié de ce côté.
Reste la supposition lointaine. Non vrayement. Il n'y a pas
moyen de la rectifier sur le champ. Cependant elle me
paroit bien invraisemblable. Je possiede à Paris à des
bavardages subalternes, qui auront éprouvé entre ambassadeurs.
En tout cas, je lui salue gré de vous avoir avisé.

J. vous renvoie la lettre de lord Aberdeen. Elle de

lady Harriard est intéressante. J'en ai reçu une, qui est
assez, de M. de Barante, d'Odessa, pleine de la Grèce et de
la Turquie, Athènes et Constantinople. Deux choses surtout
l'ont frappé: Colocotroni et Nicitar, les noms qui ont retenti
héroïquement en Europe, s'épuisant en intrigues et en
humilités, pour un traitement de 1500 fr.; les Turcs qui ne
sont plus Turcs, ne disent plus Chiens de Chrétiens, confessent
à tout propos leur infériorité, et s'efforcent de nous imiter
sans espérer d'y réussir. Il me dit en finissant: " Si les
grands Puissances le veulent, s'il s'établissait quelque
concours dans le patronage, quelle excellent, le rajournissement
d'Yon ne serait pas impossible. La Turquie se transformerait
peu à peu en un Etat subalterne qui prospérerait plus ou
moins. Il se placerait au même rang que la Moldavie, la
Wallachie ou la Grèce. Mais si la bonne volonté de chaque
Cabinet demeure éteinte et méfiante, le cadavre de l'Empire
Ottoman, tout en demeurant debout, avançera chaque jour
vers sa dissolution, et au premier incident il tombera en
poudre. Le premier soin à prendre seroit de faire cesser
cet état provisoire et menaçant d'hostilité entre l'Egypte
et Constantinople. Autrement nulle sécurité, nul progrès
dans l'Orient. Je ne réponds pas qu'une telle résolution soit
possible à décider et à exécuter; mais il m'a paru qu'elle
étoit nécessaire "

J'en vous envoie la lettre même si elle n'étoit pas,

très lon
la Grèce
la Grèce
que est
chose
les gran
petit
les prin
establi
les rela
aujourd
soit et
De ces
de son
Non
pas la
vous
prin
susite
vous
se les
la plu
ripon
le ceru

très longue et s'écria si fin que vos pauvres yeux se perdirent à
la lire. Vous avez la substance.

Lord Aberdeen attache trop d'importance au Mexique et à
la Côte d'Afrique. C'est un reste de la vieille politique. Songez
que cette disposition hargneuse à notre égard sur les petites
choses, ne pouvant et ne voulant rien autre que le whigs sur
les grandes. Grands et petits chers se lient. On se fait
petit soi-même à retrahir les seconds quand on abandonne
les premiers. Lord Aberdeen devrait porter dans la politique
extérieure sa nouvelle disposition dont il vous parle pour
les relations privées. Party violence couvrent encore moins
aujourd'hui au dehors qu'en dedans le national animosity
doit être entirely subdued aussi bien que personal animosity.
Du reste la simplicité tranquille et haute de son ton et
de son caractère me plaît toujours beaucoup.

10h.

Non, je ne vous pas vous reprocher; non, je ne vous reproche
pas votre franchise; bien au contraire, je vous en aime. Et
vous voyez bien que votre impression ne peut me déplaire,
puisque je l'ai eue avant vous, puisque c'est moi qui l'ai
suscitée en vous. Mais vous ne commettez pas ce péché-ci.
Vous ne savez pas ce que c'est qu'un village tout catholique,
et les habitudes qui en résultent dans la famille protestante
la plus pieuse. À demain les détails, car je veux vous
répondre avec détail. Je ne veux pas qu'il vous reste sur
le cœur autre chose qu'un regret. Adieu. Adieu. Je suis fort

de votre conversation avec M. Mole'. Cela empêchera toujours
quelque chose. Adieu. Calmez-vous au moins sur les coups. Un
long adieu.

3

vous
de la
général
Sais
meille
une
lela
de la
de l
prop
quelq
quel
teac
On
Arist
doye
pue
l'ava
En